



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page*

MODES.

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » — Cet axiome serait désespérant, en fait de modes surtout; mais rassurez-vous, car, si l'or et la laine, la soie et la mousseline, la dentelle et le ruban, ne sont pas choses nouvelles, les combinaisons du goût et de l'industrie leur ont donné, plus que jamais, cette année, tout l'attrait de la nouveauté. L'ensemble de ces choses si charmantes peut guider nos lectrices dans les commandes qu'elles veulent faire aux maisons dont nous citons particulièrement le talent et l'habileté.

Les fabriques de soieries nous ont envoyé, pour cette saison, à la maison Gagelin¹,

¹ Rue Richelieu, 93.

des étoffes délicieuses, comme couleurs et comme dessins. D'abord, des taffetas unis et glacés, destinés aux robes à pardessus assortis. Les nuances les plus recherchées sont vert tendre, glacé de noir ou de blanc; bleu ciel, glacé d'orange; gris perle, glacé de cerise, abricot, paille, lilas surtout. Ces robes, à trois jupes unies, pour petites soirées, ou à volants, pour la promenade, seront de très-bon goût. — Ensuite, les taffetas glacés brochés de petits pois satinés d'une simplicité délicieuse; les taffetas chinés à larges écossais ou unis; à écossais ombré; à carreaux imperceptibles de toutes les nuances, tendres ou foncées, pour robes de jeunes personnes; à larges raies de deux couleurs, relevées par des bouquets en relief. — Pour robes du matin, des popelines unies, qui seront employées avec des broderies en soie, — le poil de

chèvre à dessins nouveaux. — Le foulard, à dessins perses, pour peignoirs d'été, et, en robes d'été, les mousselines de soie à bouquets, à bariolage ture, à guirlandes, sans préjudice des mousselines imprimées, si fraîches et si printannières. Nous dirions peu de chose des tissus de laine, s'il n'y avait aussi une extrême variété en ce qui les concerne. Plusieurs ont du brillant et de la légèreté par leur mélange avec la soie.

Quant aux pardessus, le choix et les modèles sont en nombre dans la maison Gagelin. Les plus élégants sont brodés entièrement, ainsi que la garniture, en pareille couleur. D'autres, en taffetas glacé et foncé, ont les volants découpés et frappés; ou bien ils sont ornés de sept rangs de dentelle noire très-basse et un peu espacée, — ou bien encore, avec des chicorées surmontées de torsades en étoffe, — à doubles et triples collets, presque d'égale grandeur, avec des franges riches. — D'autres, tout en dentelle noire, doublés de violet ou de bleu de France. — Nous citerons, comme grande distinction, le mantelet poussière orné d'une haute dentelle de la même nuance. Ce qui sera adopté par les jeunes femmes qui ne veulent point dissimuler leur toilette sous un pardessus étroit, ce seront les mantes en filet de soie. Nous avons vu une robe taffetas riche lilas, avec une de ces petites mantes lilas aussi, à frange blanche, comme la frange qui bordait les neuf petits volants de la jupe; c'était une toilette ravissante. — On portera beaucoup de crêpes de Chine; ceux en couleur, brodés de toutes nuances, auront l'immense avantage de l'exception. — On verra aussi des châles de soie 7 quarts avec de magnifiques broderies; on fait également de larges écharpes de cette sorte, puis des écharpes en filet de soie noire et de couleur.

En lingerie nouvelle et distinguée, on voit chez M^{me} Payan¹ les fichus aux devants ornés de dentelle et de broderie pour les robes ouvertes, — les sous manches, dont la bouffante est soutenue par trois rangs de dentelle, — la broderie anglaise pour le matin, et pour le linge proprement dit, les mouchoirs, avec festons anglais posés à plat et

formant de jolis dessins; — les bonnets du matin avec luxe de broderies.

La passementerie conservera ses avantages comme ornements, mais dans un goût tout moderne qui lui est imprimé par Sorré-Delisle¹.

Pour les chapeaux et les détails accessoires, grâce à l'imagination inépuisable de nos habiles faiseuses, on ne peut pas dire les *modes de la saison*: elles sont de chaque mois, de chaque semaine, de chaque jour en quelque sorte. Il en est de même de l'art avec lequel sont employées et façonnées les étoffes; de la sagacité avec laquelle elles choisissent telle ou telle nuance, tel ou tel tissu, du choix et de la grâce des ornements. Nous, nous indiquons la nouveauté; à elles le don de la *moderniser* davantage encore par la féerie de leurs créations.

— M^{lle} Desboroff², en multipliant ses envois en province et à l'étranger, multiplie aussi les délicieux ornements qu'elle y pose, par leur variété, et des innovations charmantes. Nous citerons ses capotes en pailles de riz à fond de taffetas; ses chapeaux de crêpe, ornés de biais en toile mêlés à de la blonde de couleur; la paille de bois, avec une branche de fruit, doublée en rose ou en blanc; capotes de crêpe vert foncé, bleu de Prusse, violet, dont les nuances foncées sont adoucies par le contraste de fleurs assorties: les chapeaux en gaze ondulée; ceux en paille d'Italie à larges rubans blancs ou paille; ceux en taffetas coupés par des dentelles de paille, ou en crêpe avec blondes brodées en paille; des *pouffs*, espèce de petit bonnet plat, tout en bouillon de tulle, semé de fleurs, en blanc avec pâquerettes roses, ou rose avec jacinthes blanches, ou en gaze avec brins de marabouts blancs et roses. Nous dirons encore les bonnets à feuillage, qui sont très-distingués pour les réceptions du chez soi.

— Au près des chapeaux de paille et de crêpe se placent les chapeaux de taffetas; ceux coulissés en rose pâle, avec une petite blonde froncée entre chaque coulisse, et ayant une rose placée sur le côté, sont délicieux de fraîcheur; en jaune paille, orné sur le côté d'une petite touffe de têtes de plume excessivement ramassée, ou en

¹ Rue Vivienne, 15.

² Place de la Bourse, 31. — ³ Rue Luxembourg, 35.

blanc, traversé par une barbe de blonde formant nœud de chaque côté de la passe.

ENSEMBLES DE TOILETTES.

Toilette du matin. — Robe de taffetas vert glacé de noir, à quatre volants brochés; corsage ouvert jusqu'à la ceinture, à larges revers bordés de ruches en rubans; manches à deux bouillons, le dernier s'arrêtant au-dessus du poignet, avec sous-manches à deux bouillonnés touffus en dentelle. Pardessus en taffetas noir, coupé à la russe, et orné de cinq volants découpés et frappés, séparés les uns des autres par une frange; ce qui forme dix rangées de garnitures derrière, et cinq seulement devant qui remontent, du bas en haut, pour former les manches. Capote en poul de soie blanc avec ruches en pareil sur chaque coulisse. Mouchoir linon uni, avec le chiffre et la couronne brodés au point de perle en deux couleurs. Le mantelet attaché par trois épingles à grosse tête émaillée, tenues l'une à l'autre par une chaîne délicate, émaillée également.

Toilette du soir. — Robe de taffetas citron broché en semis de boutons de rose. Corsage carré fermant sur les épaules, et garni d'une petite ruche en tulle citron, qui forme éventail sur le corsage, et couvre les manches très-courtes. Le devant de la jupe est orné, en tablier, par des biais en étoffe posée en spirales, et bordés de ruches de tulle. Écharpe en blonde, et, pour coiffure, barbes de blonde retenues par deux petites plumes panachées citron et rose.

Toilette de jeune personne. — Pour le matin, robe de taffetas violet glacé, avec large ourlet replié à l'endroit de la jupe, et festonné en soie. Corsage montant, à petite basque festonnée, ainsi que les parements des manches plates; bouillons en mousseline. Col broderie anglaise sur mousseline formant pointe devant et arrondi derrière. Le pardessus à châle dans le dos, et à pans, festonné sur le biais rapporté tout autour. Chapeau en poul de soie rose, très-évasé avec bouillonnés de tulle très-touffus sous la passe.

Pour le soir. — Robe de taffetas blanc; une seule jupe entourée de cinq ou sept ru-

ches de tulle. Corsage froncé à la ceinture et dans les épaules; ceinture formée d'un large ruban de taffetas. Coiffure en cheveux, les bandeaux ondes très-courts; les nattes à la napolitaine, entourées d'une guirlande excessivement légère en violettes de Parme. Écharpe en tulle illusion, tournée à la juive, autour de la tête, pour la sortie.

Fashion.

Les étoffes destinées au printemps se déploient à l'envi dans tous les magasins de nouveautés.

Décidément ce printemps les femmes seront toutes fraîches et élégantes comme si une année de révolution n'était pas passée dans l'autre monde. Comme à tous les printemps aussi, la maison Gagelin nous offrira tout ce que nos manufactures ont produit en soie, en barège, en mousseline cachemire, en popeline, en alpaga, enfin en toute espèce de tissus et en mille nuances charmantes, et les des-ins les plus nouveaux.

Dans ce dernier style, les petites fleurs brochées sur fond uni ou entre les rayures de pékin seront très à la mode. — Les carreaux semblent devoir être adoptés cette année, où les rayures, genre qui convient si parfaitement aux robes à volants, conserveront décidément leur vogue. Toutefois il doit y avoir beaucoup de goût dans les manières de placer les volants, et Camille¹, qui excelle dans tout ce qui est goût, recherche et distinction, leur a donné un nouveau type par la manière dont elle les pose et la variété de leurs ornements. — Ceux découpés à grandes dents, bordés de deux ou trois petits velours très-étroits de la même nuance que la robe, sont d'un délicieux effet. — Les jupons ainsi garnis, adaptés à des corsages montants très-ouverts sur la poitrine, ayant des manches demi-larges, afin de laisser apercevoir la richesse de la chemisette et des bouts de manches, formeront les plus jolies toilettes de l'été.

Pour redingote de taffetas, Camille em-

¹ Rue Choiseul, 15.

ploiera encore beaucoup de rubans ruchés ; le goût qu'elle apporte dans l'harmonie des nuances qu'elle a réunies pour s'accorder à celle de l'étoffe en fait toujours les garnitures les plus distinguées.

— Les robes montantes seront, comme depuis bien des années, la seule forme admissible pour les demi-toilettes ; seulement le corsage très-ouvert et les manches assez courtes permettront au luxe de la lingerie de prendre un nouvel essor.

Aussi voit-on déjà chez M^{me} Payan des chemisettes et des manches de formes toutes nouvelles et enrichies des plus belles broderies.

— M^{me} de Baisieux¹, qui comprend la mode dans toutes ses plus exquises élégances, a composé pour le printemps plusieurs formes de redingotes ouvertes ; il en est une surtout qui s'adoptera très généralement, parce qu'elle peut s'appeler à double emploi. — Le corsage, ouvert, à deux grands parements ou bavaroises qui se croisent à volonté sur la poitrine lorsqu'on veut rendre la redingote négligée, ou souvent en large revers lorsque l'on veut la rendre plus habillée. — La même disposition se trouve au bas des manches, qui se croisent en se boutonnant depuis le coude jusqu'au poignet pour former des manches justes, ou se laissent ouvertes, et se retournent en formant un haut et large parement qui laisse à découvert la manche de dessous.

Cette forme de robe sera parfaite pour les voyages et les circonstances où l'on ne veut pas emporter une toilette trop nombreuse.

LOUISON.

Toute mémoire humaine est chargée de douleurs et de regrets.

CHARLES DICKENS.

I

Dans la partie la plus pittoresque des Cévennes, sur le penchant d'une montagne terminée en rond-point, un lourd et gothique château, couronné de tours et entouré de larges fossés, rappelle encore au

¹ Rue Sainte-Anne, 44.

jourd'hui les seigneurs féodaux du bon vieux temps.

Cet antique manoir, dont les fenêtres, en ogive et garnies de fer rouillé, offrent quelque ressemblance avec les anciens cachots de Louis XI, était, à l'époque où se passe notre histoire, l'habitation de Nicolas Lamoignon de Basville, intendant du Languedoc.

II

C'est dans ce château de Basville, où elle était servante, que Jean connut Louison ; fils du boulanger du château. Jean avait occasion de voir la jeune fille chaque matin en apportant le pain. Louison, ardente comme le sont les montagnardes, éprouva bientôt un tel amour pour lui, qu'elle eût donné son âme pour en être aimée un seul instant ; mais la physionomie du jeune homme avait quelque chose de si sombre et de si mélancolique, qu'elle osait à peine lui parler.

Comme toutes les fillettes du pays, Louison croyait à la puissance de dame Grognon, la sorcière.

— Si elle voulait me donner un de ses philtres ! se disait-elle tous les soirs avant de s'endormir. Je suis sûre que Jean m'aimerait, et alors je serais bien heureuse.

Mais on racontait de si terribles choses sur le champ maudit où demeurait dame Grognon, que la pauvre fille frissonnait de tous ses membres rien qu'en y pensant.

Un jour pourtant, elle prit une grande résolution. Ce jour-là, Jean avait été plus préoccupé, plus sombre encore que de coutume. La jeune fille avait inutilement tenté de connaître le motif de cette mélancolie ; Jean ne lui avait répondu que par monosyllabes. Lorsque la nuit eut entièrement enveloppé la terre de son discret manteau, Louison s'échappa du château et alla frapper en tremblant à la cabane de Morin le pêcheur.

— Comment ! c'est vous, mam'zelle Louison ? dit Morin en ouvrant la porte ; que vous est-il donc arrivé, pour venir à une pareille heure ? Ah ! j'y suis : vous venez me demander de vous traverser la rivière pour aller consulter la mère Grognon.

— C'est vrai, monsieur Morin ; mais qui a pu vous faire supposer cela ?



10 Mai 1849.

Barreau.

2433.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeau et Coiffure des Modes M^{me} Desbrosses, r. de Luxembourg, 25. Robes par M^{me} Camille,
 r. Cheval, 15. Fleurs de Chagot. Dentelle de Violard.

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. L.



— Pardine ! cela ne se devine-t-il pas tout seul ? Tel que vous me voyez, mam'zelle Louison, j'ai été jeune, et je sais ce que c'est que la jeunesse. Je pourrais même vous en dire bien long là-dessus ; mais ce sera pour une autre fois ; le plus pressé, n'est-ce pas, c'est de vous conduire près de cette damnée sorcière ?

En disant cela, le pêcheur sortit de sa cabane. Loui-on le suivit et se plaça à côté de lui dans son petit bateau ; un vigoureux coup d'aviron le détacha du rivage.

— Comme vous tremblez, pauvre petite ! dit Morin après un moment de silence. Croisez bien votre manteau, mon enfant ; car cette maudite bise se glisse dans les poitrines sans prendre la peine de vous avertir.

— Oh ! ce n'est pas le froid, monsieur Morin, qui me fait trembler, répondit Louison d'une voix toute émue ; je ne sais ce que j'éprouve, mais j'ai bien peur.

— Allons donc, mon enfant ! est-ce qu'il faut avoir peur pour si peu ? Cette vieille sorcière ne vous mangera pas. Quand elle vous aura regardé dans le creux de la main et fait couper un paquet de sales cartes, tout sera dit. D'ailleurs, ne serai-je pas là pour vous protéger en cas de besoin ?

Le bateau venait d'aborder l'autre rive ; Louison sauta légèrement à terre, et se dirigea vers la cabane de la sorcière. Après avoir fait quelques pas dans la luzerne, elle fut tout à coup arrêtée par deux yeux qui brillaient dans l'obscurité comme deux escarboucles. — Mon Dieu, prenez pitié de moi, s'écria la pauvre fille au comble de la terreur.

Un léger bruissement se fit dans les herbes, et tout rentra dans les ténèbres.

Louison passa outre, et fut bientôt arrivée à l'habitation de la sorcière. Elle frappa en hésitant. Une voix rauque répondit de l'intérieur :

— Pousse la porte, Louison, et oublie de te signer en passant le seuil.

En entendant son nom, la jeune fille fut épouvantée ; cependant, comme il était trop tard pour reculer, elle rappela tout son courage et entra dans la cabane.

— Comment saviez-vous que c'était moi, madame Grognon ? demanda Louison timidement et pour se donner une contenance.

— N'as-tu pas entendu le chat noir parler dans la luzerne ? Il me prévenait de ton approche,

— Bonté divine ! allait s'écrier Louison ; mais les paroles expirèrent sur ses lèvres.

La vieille Grognon était assise sur un petit escabeau ; devant elle était une table de bois noir couverte de signes cabalistiques. Elle tenait dans ses mains un paquet de cartes qu'elle semblait consulter. Ces cartes étaient tellement grasses, qu'il eût été impossible à tout autre qu'à elle-même de distinguer les figures.

— Assieds-toi là, fillette, dit la sorcière en offrant à Louison un escabeau semblable à celui sur lequel elle était, et écoute bien ce que je vais te dire : Quand le destin a décidé qu'une chose s'accomplirait, que ce soit pendaison, prison ou immersion, naissance, enterrement ou mariage, aucune puissance au monde ne peut y rien changer. Ton mariage est dans ce cas-là. Le Destin, que j'ai consulté, a décidé que Jean serait ton époux.

— Que me dites-vous là ? s'écria Louison avec joie. Mais bientôt sa jolie figure se rembrunit.

Hélas ! il ne m'aime pas, soupira la jeune fille.

— C'est ce que nous verrons, hurla dame Grognon avec la voix que nous lui connaissons. Approche-toi de cette armoire, fillette ; prends, sur la deuxième planche à gauche, deux des petits paquets qui s'y trouvent, et mets-les sur ton cœur ; car, vois-tu, le cœur agit sur le cœur. Quand Jean viendra au château, demain matin, tu verseras le contenu d'un de ces petits paquets dans un verre de vin ; ensuite, tu le lui offriras. Pendant qu'il boira, tu ne cesseras de le regarder en faisant un souhait, et alors le charme opérera.

Bientôt vous irez ensemble, comme deux tourtereaux, trouver le père Anselme pour qu'il vous unisse, et Jean deviendra le sang de ton sang, la chair de ta chair, le père de tes enfants. Tu en auras beaucoup, et vous serez tous deux très-heureux. Maintenant, fillette, il se fait tard, donne-moi trois livres dix sols, et retourne près de Morin, qui doit commencer à s'impatienter dans son bateau.

Louison, étourdie et enchantée du dis-

cours de dame Grognon, mit les deux petits paquets dans son fichu contre son cœur, — qui bondit de joie en les sentant, — prit dans sa bourse l'argent demandé, le donna à la sorcière, accompagné d'un million de bénédictions, sans s'inquiéter si cela lui plaisait ou non, et sortit de la cabane en courant. La folle enfant ne s'arrêta qu'au bord de l'eau, où elle arriva toute essoufflée. Sa joie était si grande de posséder la précieuse poudre qui devait la faire aimer de Jean, qu'elle faisait toute espèce d'extravagances; elle sautait, dansait, riait et pleurait, tout à la fois. Elle remerciait Morin de lui avoir facilité les moyens de voir la sorcière. Elle lui prenait les mains, elle l'appelait son père, son ami.

Le pêcheur la regardait en silence; il était heureux aussi.

Lorsqu'elle fut enfin rentrée au château sans encombre, mais non sans avoir adressé au pêcheur un dernier remerciement et un dernier adieu, Morin se frotta les mains et s'en retourna en murmurant.

— Mon Dieu, qu'elle est bonne! quelle aimable chose que la jeunesse! Comme ça aime! comme ça est fou! comme ça est heureux! Pourquoi, hélas! faut-il que ça passe si vite!

III

Comme on le pense bien, Louison ne dormit pas cette nuit-là. Le lendemain matin, dès que Jean parut, elle prit un verre, le remplit de vin, et, après avoir versé la précieuse poudre, elle le lui offrit.

L'histoire nous raconte qu'une impératrice romaine offrit ainsi à son mari un philtre pour adoucir sa cruauté; qu'Isabeau de France en fit prendre un à Charles VI, afin de l'attirer dans ses infâmes projets; mais quelle différence entre ces exemples de superstitions royales et la naïve superstition de cette pauvre jeune fille, épiant, dans sa simplicité, les effets de son charme sur la physionomie de son amant!

Le premier regard de Jean, en rendant le verre, fut un simple regard de contentement et de remerciement; Louison ne manqua pas de l'interpréter comme le signe précurseur de son amour naissant. Un instant après, Jean étendit la main et vint s'appuyer en chancelant sur l'épaule de la

jeune fille. Louison sentit battre son cœur violemment à ces signes évidents d'une passion croissante. Alors elle leva la tête lentement et regarda son amant en face; mais quel fut son effroi en voyant la figure du pauvre garçon contractée, livide, affreuse à voir! Louison recula avec horreur. Ce mouvement fit perdre à Jean le seul point d'appui qui le retenait encore, et il tomba de tout son long, la face contre terre.

Louison, fixée à la même place, semblait pétrifiée; elle n'avait ni la force d'appeler ni le courage d'offrir du secours. Quelques instants d'un affreux silence se passèrent ainsi. Tout à coup Jean se redressa brusquement; ses yeux avaient une fixité effrayante, sa bouche écumait; il sortit bientôt en courant, sans même faire attention à la pauvre Louison, qui, affaissée sur elle-même, était tombée sans connaissance. A ce moment, la vieille sorcière arriva hale-tante.

— Louison, Louison! criait-elle, ne lui donne pas la poudre; je me suis trompée de paquet, c'est la mort.

— Grand Dieu! s'écria la jeune fille, il est trop tard. Et c'est moi qui l'ai tué! Je ne lui survivrai pas.

Quelques heures après, le vieux Morin, en remontant la rivière dans son petit bateau, fut tout à coup arrêté par quelque chose de blanc qui flottait à fleur d'eau. Il poussa cet objet avec son aviron. C'était le corps de la pauvre Louison.

IV

La folie de Jean était devenue furieuse; les médecins, après avoir employé inutilement toutes sortes de remèdes, ordonnèrent de le mettre tout à coup en présence du corps de la jeune fille étendu dans son cercueil. L'effet qu'on attendait eut lieu; Jean recouvra la raison, mais pour tomber dans un état d'accablement et de marasme difficile à décrire.

Sur ces entrefaites, on apprit la révocation de l'édit de Nantes. A cette nouvelle, Jean sortit de son abattement, et, le front brûlant, le cœur agité, les yeux flamboyants, il rassembla les habitants des Cévennes, et leur fit un tableau effrayant des dragonnades. Les Cévennols, enflammés par ses discours, prirent les armes et résistèrent

aux forces de Louis XIV. Le maréchal de Mont-Revel, envoyé contre eux, en fit périr, par la roue et la potence, plus de 40,000, sans pouvoir les réduire. On leur donna le nom de camisards, dérivé de *camisa* (chemise), parce que les Cévennois revêtaient une chemise par-dessus leur armure, dans la crainte que l'éclat de l'acier ne vint à les trahir.

Les meurtres, le pillage, des cruautés dignes de sauvages, furent employés dans cette guerre. Les camisards prévirent Mont-Revel que, « pour un village protestant tant brûlé, ils en brûleraient deux catholiques; et que, si le maréchal se permettait un nouvel incendie, eux en com- mettraient trois par représailles, et ainsi de suite en augmentant. » Mont-Revel ne tint aucun compte de leurs menaces, et ils les accomplirent à la rigueur.

Le pays était désolé, ruiné par une guerre qui prenait un si terrible aspect. Les états du Languedoc, alors rassemblés, adressèrent à la cour d'énergiques représentations. La conduite du maréchal fut désapprouvée; les incendies cessèrent, et, peu de temps après, Mont-Revel fut rappelé. Le maréchal de Villars le remplaça. Celui-ci eut recours aux négociations. Après plusieurs conférences avec le chef des camisards, il fut assez heureux pour terminer cette malheureuse guerre.

Ce jeune chef, qui avait déployé des talents militaires qu'eût enviés plus d'un vieux général, c'était notre héros, le fils du boulanger de Basville, le fameux Jean Cavalier.

HENRI DE SANCLIERES.

LA MISE EN SCÈNE.

M. Castil-Blaze continue à prodiguer son érudition dans son feuilleton de *la Réforme*. Dans le dernier il traite de la mise en scène et cite des faits curieux.

Le procureur Marc Contarini montra, sur son théâtre de Piazzola, cinq chars de triomphe, trainés chacun par quatre chevaux superbes, cent amazones et cent Maures à pied, cinquante cavaliers et cavalières montés sur des palefrois, des chasses en

pleine forêt, des tournois, des combats, des pompes religieuses, des marches triomphales, Christophe Colomb voguant avec ses braves sur un navire, et bien d'autres spectacles d'une aussi brillante solennité.

Contarini avait bâti cet immense théâtre à Piazzola, en 1680, dans le seul but d'offrir à ses amis un noble divertissement.

Peu de temps après, les cours de Modène et de Mantoue firent assaut de zèle dramatique avec un luxe prodigieux, une magnificence toute royale.

Au moyen de ses opéras, mis en scène avec autant de soins que de largesses, Venise attirait à son carnaval un nombre incroyable d'étrangers riches et disposés à verser l'or à pleines mains dans cette ville ouverte aux amateurs de plaisirs de tous les genres.

Le chevalier Philippe Acciajuoli, digne rival de Contarini, bâtit un superbe théâtre dont il peignit les décorations, fit de précieuses améliorations au jeu des machines, et produisit sur cette scène des opéras dont il avait fait les paroles et la musique.

L'empereur Léopold I^{er} dépensait 700 à 750,000 fr. pour chacun des opéras italiens qu'il faisait représenter à Vienne, en 1705.

L'équipement du *Ballet comique de la Roynie* avait coûté 3,600,000 livres à Catherine de Médicis, en 1581.

550,000 livres furent dépensées pour la mise en scène d'*Orfeo e Euridice*, produit, en 1647, sur le théâtre du Palais-Royal; mais il fallait tout créer, costumes, décors, machines, et voiturier à Paris une compagnie entière de virtuoses.

Les représentations de trois tragédies de Sophocle coûtèrent plus aux Athéniens que la guerre du Péloponnèse.

THÉÂTRES.

Un de nos spirituels critiques, M. Eugène Guinot, avait émis, dans un feuilleton, une petite prophétie à propos du *Prophète*. C'était quelques jours avant la première représentation de ce magnifique ouvrage. Après le quatrième acte, avait-il dit, M. le président de la République fera inviter M. Meyerbeer à venir dans sa loge, et, après

avoir félicité l'illustre maestro sur sa nouvelle partition, il lui donnera la croix d'officier de la Légion-d'Honneur.

On fit observer que M. Meyerbeer étant déjà officier de la Légion-d'Honneur, pouvait seulement être élevé au grade de commandeur, récompense accordée depuis quelques années à M. Auber, sur la proposition de M. de Salvandy.

M. le président de la République, à l'occasion de la fête nationale du 4 mai, vient en effet de décerner cette haute distinction à l'auteur du *Prophète* : par arrêté du président de la République, en date du 3 mai, rendu sur la proposition de M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur, M. Meyerbeer, compositeur, a été nommé commandeur de l'ordre national de la Légion-d'Honneur.

HIPPODROME. — Réouverture.

Par un magnifique soleil, l'Hippodrome a rouvert sa vaste enceinte au public. On peut évaluer à plus de douze mille le nombre des spectateurs qui étaient accourus à ce spectacle si grandiose et si émouvant.

Nous avons revu, dans la première partie, cette éblouissante page historique qui s'appelle le *Camp du drapeau d'or*, cette vivante image des fêtes chevaleresques, où vous admirez tout à la fois la bonne tenue des écuyers, la grâce des écuyères, la profusion des armures et la richesse des costumes.

Après quelques exercices du répertoire, on a beaucoup applaudi les chevaux de la grande écurie (sauteurs en liberté) M^{lle} Rosalie, sur un joli cheval blanc qui semblait voler comme un oiseau, excitait sur son passage des bravos frénétiques.

Une nouveauté fort originale, c'est le Drowski, fantaisie russe où le cheval fait l'office de laquais derrière une voiture. Les deux pieds de devant sont posés sur la

voiture, tandis que les deux pieds de derrière galoppent. Cette bouffonnerie charmante a excité l'hilarité générale.

Les Titans, que nous avons déjà vus l'année dernière, ont fait plaisir; ces écuyers debout sur le cheval et changeant d'attitude quand les chevaux sont lancés à toute vitesse, déploient tant de souplesse et de vigueur, que les spectateurs n'éprouvent pas pour eux la moindre crainte.

Vous ne sauriez rien imaginer de plus brillant, de plus radieux, de plus poétique et de plus frais, que le char allégorique des Arts et de l'Industrie. Ce char, surmonté d'un globe qui figure le Monde, est attelé de six chevaux, guidé par le Temps, et précédé de Mercure; tout autour, vous voyez suspendus des génies aériens, aux délicieuses figures et aux blanches épaules, qui semblent prendre leur essor et suivre en voltigeant avec les Heures. C'est un coup d'œil magique.

Mais ce qui surtout a fait éprouver à ces douze mille spectateurs un plaisir mêlé d'émotion et de frayeur, c'est un exercice nouveau intitulé les *tribus du Caucase*. Jamais l'audace équestre n'a été plus loin, et jamais cette témérité n'avait été servie par plus d'habileté. Ces hommes-là sont de vrais centaures.

Ce nouvel exercice nous offre le tableau de combats entre les tribus du Caucase. Vous voyez les luttes les plus hardies : ici, un cavalier vaincu s'attache au cheval du vainqueur et le suit dans sa course fougueuse. Là, vous voyez un cavalier qui vous offre en spectacle le supplice de Mazeppa. La mêlée surtout est effrayante sur ce monticule coupé de précipices. Cet exercice suffirait seul pour attirer la foule pendant trois mois.

A ce Numéro est jointe la planche 2433.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grande naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr., les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.